

Initiation chamanique
amérindienne



FEMME CHAMANE

LYNN V. ANDREWS



Femme chamane

LYNN V. ANDREWS

Femme chamane

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Françoise et Guy Casaril*



*Ouvrage apporté
par Ahmed Djouder*

Titre original
MEDICINE WOMAN

Éditeur original
Harper & Row, Publishers Inc., New York
Publié simultanément au Canada
par Fitzhenry & Whiteside, Ltd. Toronto

Les vers de Robinson Jeffers « Tear Life to Pieces »
sont extraits de *The Beginning and The End and Other Poems :*
The Last Works of Robinson Jeffers
(New York, Random House, 1963) ;
cité avec l'autorisation des ayants droit

© Lynn V. Andrews, 1981

Pour la traduction française
paru sous le titre *Femme de pouvoir*
© L'espace bleu, 1985

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Ce livre est dédié à David Carson,
l'authentiquement invisible.*

Note du traducteur

medicine woman ; femme-médecine, femme de pouvoir, intermédiaire, prêtresse guérisseuse ou sorcière (notamment parmi les tribus amérindiennes). Synonyme : chamane.

medicine ; médecine : tout objet susceptible, selon les Indiens d'Amérique du Nord, de donner un pouvoir sur des forces naturelles ou magiques, ou bien d'agir en tant que charme de protection ou de guérison ; *également* : pouvoir magique ou rite magique.

Exemples :

medicine-bag ; sac-médecine, sac de pouvoir, sac de petite taille, souvent fabriqué avec la peau d'un animal protecteur d'une tribu amérindienne, pour y placer un charme individuel, ou pour être porté par la personne.

medicine-dance ; danse-médecine, danse de pouvoir, danse rituelle exécutée pour obtenir une aide surnaturelle.

medicine-song ; chant-médecine, chant de pouvoir, chant exécuté par les Indiens d'Amérique du Nord pour invoquer des pouvoirs naturels ou magiques.

D'après Webster's
Third New International Dictionary

*Il n'y a pas d'hommes-médecine sans femmes-médecine.
Tout homme-médecine reçoit le pouvoir d'une femme, et
il en a toujours été ainsi. L'homme-médecine occupe la
place du chien. Ce n'est qu'un instrument de la femme.
Il n'en paraît plus ainsi à présent, mais c'est la vérité.*

Agnès Whistling Elk¹

Une lune jaune s'était levée au-dessus des collines lointaines. Le ciel était beau, immense, et quelque part les coyotes chantaient leur mélodie lugubre.

J'étais assise devant un feu de bois avec une vieille Indienne. Son visage était fripé comme une pomme ratatinée. Elle avait les pommettes hautes et ses longues nattes tombaient bien plus bas que ses épaules. Elle portait un *collier-de pouvoir* en perles, tout rond, sur sa chemise Pendleton, de tartan vert.

— Ta vie est un chemin, dit-elle ; au début, son accent assez prononcé était difficile à comprendre. Consciemment ou à ton insu, tu t'es lancée dans une quête visionnaire. Il est bon d'avoir une vision, un rêve.

Il y avait en elle quelque chose d'irrésistible. Sa personnalité semblait se modifier d'un instant à l'autre.

1. Littéralement : Élan-Siffleur.

Elle avait du mal à exprimer en anglais les pensées les plus simples, mais c'était pourtant l'un des êtres les plus érudits que j'aie jamais connus ; et elle avait beaucoup de dignité.

— Femme est l'ultime, dit-elle. Mère Terre appartient à femme, pas à homme. Elle porte le vide.

Telles furent ses paroles avant que je devienne son apprentie. C'était une *heyoka*, une femme-médecine, une femme de pouvoir. J'étais destinée à suivre sa voie pendant sept ans. Ce livre est un récit fidèle de mon voyage dans son royaume étrange et beau – une illustration du pouvoir de la femme – pendant qu'elle me faisait découvrir ce pouvoir.

Je marche au bout du monde. La prairie est couverte de buissons de sauge épars et de cèdres rasant le sol. Je songe à une vallée solitaire dans un cratère de la Lune. Je tombe sur une armoire décorée, dans ce silence étrange et vaste. Elle est d'une facture remarquable. Je peux voir à travers ses portes translucides. À gauche, derrière le verre, un visage de femme me regarde – le visage d'une vieille Indienne d'Amérique. À droite, je vois un corbeau, d'un noir bleuté. La scène me rappelle un tableau de Magritte.

La tête de la femme se met soudain à tourner d'un côté puis de l'autre, en un mouvement de va-et-vient rythmique, pareil au battement d'un métronome.

— Combien de fois faut-il que je te le dise ? gronde-t-elle, sans cesser de tourner la tête. La corbeille de mariage n'est pas à vendre. Il faut que tu la gagnes. Tu dois la gagner.

Et pendant que je me fais réprimander, mon attention est attirée par l'œil luisant du corbeau. Le corps de l'oiseau pivote vers l'intérieur pour faire face à la tête de la femme, et commence à bouger, au même rythme de métronome.

Je suis stupéfaite. Le corbeau s'est mis à imiter les paroles de la vieille femme. Les deux voix bien distinctes sont si querelleuses que je frissonne.

*Je n'ai vu qu'une seule corbeille de mariage
dans ma vie. Et d'ailleurs je sais
que cette corbeille existe encore. Où, je l'ignore.*

Hyemeyohsts Storm¹.

— Tu es prête ? me lança Ivan, impatient de repartir.

— Pas tout à fait encore, répondis-je. Que tu le croies ou non, j'ai l'impression d'avoir trouvé quelque chose d'intéressant.

J'étais allée à la galerie Grover pour le vernissage de l'exposition Stieglitz avec le Dr Ivan Démétriev, un psychiatre de mes amis. La salle était envahie par la foule habituelle des acheteurs d'art et des prétendants à la culture, mais je m'y attendais. Ce n'était pas cela qui me dérangeait, mais l'exposition elle-même. Elle était statique, sans saveur. En tout cas, avant que je voie la photographie.

— Attends une minute, Ivan. Impossible que ce soit un Stieglitz, dis-je en le tirant par la manche.

Nous étions devant un vieux panier d'Indiens d'Amérique. Ivan y lança un coup d'œil à contrecœur. Il commençait à s'ennuyer. Il avait envie de filer.

1. Littéralement : Hyemeyohsts Orage.

— La composition est intéressante, dis-je en me rapprochant, mais pas du tout dans le style de Stieglitz.

Je continuai de fixer le panier qui était fascinant. Il avait un motif compliqué, ressemblant à un dauphin avec un serpent, ou bien un éclair. Bien que je collectionne l'art indien d'Amérique, jamais je n'avais vu un objet comparable. La texture avait également un caractère insolite. Je n'aurais su dire si c'était tressé, tissé, ou autre chose. La perfection de l'objet m'enthousiasma. Aucune idée de son origine, mais j'avais l'impression qu'il était déjà présent dans mon inconscient. Ivan, sourcils froncés, ne cessait de regarder du côté de la sortie. Le tirage, de format 18 x 24, possédait le caractère mystique du sépia, qualité que je n'aurais jamais associée à Stieglitz. Je me demandai à quelle époque de sa vie il avait pris ce cliché. Mon regard tomba sur le bristol dactylographié avec soin qui servait de légende à la photographie, et je cherchai la date. Elle s'y trouvait, avec le titre « La Corbeille de mariage » ; mais une autre surprise m'était réservée : le nom du photographe. Je lus : McKinnley. Un îlot solitaire dans une mer de Stieglitz.

Ivan me lançait des regards impatients.

— McKinnley, lui demandai-je. Le nom de ce photographe te dit quelque chose ?

— Non, je ne le connais pas, lança-t-il en me tirant par le bras. Mais je sais reconnaître une bande d'amateurs d'art bidon et de pseudo-intellectuels quand j'en suis entouré ; alors filons d'ici et allons boire un verre.

— Mais j'ai envie de cette photo, lui dis-je.

— Tu reviendras demain et tu prendras tout ton temps, répliqua Ivan en se dirigeant brusquement vers la porte.

— Laisse-moi au moins écrire le nom, lui dis-je en fouillant en vain dans mon sac à la recherche d'un stylo.

Je levai les yeux, vis Ivan me faire de grands signes vers la sortie, et décidai en soupirant que j'étais tout à

fait capable de me rappeler « Corbeille de mariage » et « McKinnley ». Je pressai le pas pour rattraper Ivan.

Cette nuit-là, les étranges rêves commencèrent. Je ne pouvais pas dormir. Une chouette de mauvais augure ululait dans le noyer sous la fenêtre de ma chambre. Je remontai les couvertures autour de mon visage et m'allongeai, toute raide, muette. À peine étais-je en train de dériver vers le sommeil que des images de la corbeille de mariage, sombres et mystérieuses, vinrent occuper le centre de ma vision nocturne. Le rêve implosa en un sifflement violent dans ma conscience. Je m'éveillai en sursaut et m'assis sur le lit, les yeux grands ouverts, saisie de peur. Je repoussai les couvertures d'un geste rageur et me dirigeai d'un pas lourd vers la salle de bains. J'allumai la lumière et fourrageai bruyamment dans l'armoire à pharmacie, en lançant un coup d'œil soupçonneux au miroir, cherchant la trace d'ombres furtives. Un flacon d'aspirine glissa sur le carrelage et se brisa en mille morceaux. En me penchant pour ramasser les cachets et le verre brisé, je me cognai la tête.

— Merde !

Je bus à grands traits un verre d'Alka-Selzer et revins en titubant vers mon lit. La chambre était dans le noir, mais des rayons de lune jouaient sur mon visage. Je songeai à la nouvelle d'Anaïs Nin où l'héroïne se chauffe à la lumière de la lune, se tourne et tremble sous ces radiations terrifiantes, puis perd lentement son âme. Au moment où le sommeil s'emparait de nouveau de moi, la chouette ulula et la corbeille de mariage se dressa de nouveau devant moi, brandie cette fois, en un geste sinistre, par une vieille Indienne aux yeux pareils à des miroirs brillants. La vision ne cessa de réapparaître jusqu'au moment où, épuisée, je perdis totalement conscience.

La première chose que je perçus ensuite fut la sonnerie du téléphone. C'était le matin.

— Allô, dis-je, sans être tout à fait éveillée.

— Lynn Andrews, s'il vous plaît. La galerie Grover répond à votre appel, dit une voix de femme, d'une gaieté affolante.

— Oui, c'est moi, euh... C'est elle. J'ai laissé hier soir un message sur votre répondeur concernant une photo, une corbeille de mariage que j'ai vue à l'exposition Stieglitz. Voulez-vous me la retenir, je vous prie ?

— Une corbeille de mariage, madame ?

— Oui, une corbeille de mariage d'Indiens d'Amérique, photographiée par McKinnley, je crois. Je n'en suis pas très sûre. Je pense que c'était McKinnley.

— McKinnley ?

— Oui, non. Un vieux cliché, par un photographe.

— Je vais vérifier, madame Andrews.

Elle me mit en attente, puis la communication fut coupée. J'entendis la tonalité.

Je raccrochai et pris entre mes mains mon crâne douloureux. Quelques instants plus tard, le téléphone se remit à sonner.

— Madame Andrews ?

— Oui.

— Nous n'avons aucune photo de ce genre, au nom de McKinnley ou de tout autre photographe.

— Que voulez-vous dire ? Vous n'avez pas cette photo ?

Je m'assis brusquement, soudain parfaitement éveillée.

— Nous n'avons aucune trace de corbeille de mariage indienne, madame Andrews.

Sa voix perdait patience.

— Mais c'est impossible. Je veux dire, ce doit être une erreur. J'arrive tout de suite, merci.

Je me sentais curieusement obsédée, presque frénétique. Je me faufilai dans les embouteillages jusqu'à la galerie, boulevard La Cienega, physiquement épuisée par la nuit précédente, vivement troublée par ce coup de téléphone matinal, et pleine de mépris pour ces gens qui ne semblaient même pas capables de tenir les plus

simples des archives. Je garai ma voiture à la porte et me glissai dans la galerie. La vaste étendue de murs blancs, la rencontre brutale des photographies accrochées à hauteur d'œil en tous sens, me révoltèrent – autant, en cet instant, que tout le décorum de l'art très « in » de la galerie. Le marchand d'art, très « in » lui aussi, s'avança vers moi, en auscultant du regard ma conduite intérieure Jaguar garée devant la porte et mon vieux sac à main de chez Gucci. L'homme avait les traits accusés ; il était mince et prétentieux.

— Madame Andrews ?

— Oui. J'ai téléphoné au sujet de la photographie de corbeille de mariage. Je l'ai vue ici, hier soir. Elle était de McKinnley.

Ma voix était tendue, méconnaissable.

— Permettez-moi de vous interrompre, madame. Avant toutes choses, asseyez-vous, je vous prie, et prenons une tasse de thé. Du lait ? Du sucre ? Bien.

Il quitta la pièce sans même attendre ma réponse.

Je m'assis sur le seul meuble de la galerie, un sofa rond, trop rembourré, en forme de beignet avec au centre une espèce de piédestal capitonné. Il était recouvert de fourrure synthétique orangée et conçu pour qu'on ne puisse pas s'y installer confortablement. L'homme revint avec deux tasses de thé et m'en tendit une en s'asseyant. Nous restâmes côte à côte dans un silence pesant. Je pris une gorgée de thé, bien décidée à le laisser parler en premier. J'étais de plus en plus nerveuse, persuadée qu'il me dissimulait la photo pour me la faire payer plus cher.

— Madame Andrews, ce doit être une erreur. Nous avons cherché dans tous nos dossiers, et nous ne possédons qu'une seule photographie de McKinnley.

Il s'arrêta et se retourna pour me regarder, en tendant son cou raide. Il faillit presque tomber du beignet orangé.

— Eh bien, montrez-moi cette photographie, je vous prie.

Il haussa les épaules, les yeux fixés sur le plafond blanc, et quitta de nouveau la salle. Il resta absent pendant un temps qui me parut interminable et j'étais sûre qu'il se préparait à annoncer un chiffre astronomique pour le tirage. Mes doigts nerveux se mirent à rouler en petites boules la fausse fourrure orange ; je regardai les photos exposées. Des masques sinistres me renvoyèrent mon regard, échos en noir et blanc de mes récents cauchemars. Je me levai pour arpenter la salle. L'homme revint avec une petite chemise, me lança un regard appuyé, puis dit d'une voix anormalement douce :

— Voici, madame Andrews.

Il posa la chemise sur le siège orangé et l'ouvrit, révélant un vieux tirage sépia d'un groupe de tipis à Little Big Horn, vers 1850. Je pris la photo d'un geste furieux, pour voir si la corbeille de mariage ne se trouvait pas dessous. La chemise était vide.

— Vous mentez, lui dis-je.

Le petit homme recula d'un bond et s'écria aussitôt :

— Je vous ai dit que nous n'avions pas cette photo. Autant que je sache, nous ne l'avons jamais eue. Sincèrement, madame Andrews, je crois que cela commence à dépasser les bornes.

Prenant tout à coup conscience de mon audace, de ma mauvaise humeur et de mon absence totale de sang-froid, je présentai mes excuses et m'enfuis de la galerie. Je descendis La Cienega sur les chapeaux de roues et rentrai à Berverley Hills. En arrivant chez moi, je me préparai une autre tasse de thé, me laissai tomber sur le sofa, et calai mes pieds glacés sous des coussins. Puis je pris le téléphone et composai le numéro d'Ivan.

— Le cabinet du Dr Démétriev, à votre service, répondit la secrétaire.

— Puis-je parler à Ivan ? Lynn Andrews à l'appareil.

— Le docteur est avec un malade. Donnez-moi votre numéro, je lui demanderai de vous rappeler.

— C'est urgent. Dites-lui que je suis en ligne, je vous prie.

Elle me mit en attente. La musique écorcha mes oreilles.

— Allô, dit Ivan d'un ton brusque.

— Ivan, tu te souviens de cette corbeille de mariage, hier soir ? Comment s'appelait le photographe ?

— Quelle corbeille de mariage ? Quelle photographie ? Je suis au milieu d'une dépression nerveuse avec tentative de suicide, Lynn, alors abrège, veux-tu ?

— Je suis désolée de t'interrompre, mais il faut que je sache. La photo, hier soir, à la galerie. Tu ne te rappelles pas ?

— Je ne me rappelle aucune photo, aucune corbeille, dit-il d'un ton définitif. Et c'était une exposition de Stieglitz. Ce genre d'interruption ne me plaît guère.

— Mais je te l'ai montrée, juste à l'instant où nous partions.

— Lynn, je crois que tu ferais mieux de reprendre ma secrétaire et de te faire donner un rendez-vous, plaisantait-il. Tu ne m'as montré ni photo ni corbeille, je t'assure.

— Ivan, en es-tu absolument certain ? C'est important. C'était un vieux tirage, sépia, datant d'au moins soixante-dix ans... Par McKinnley, je crois.

— Tu ne m'as montré aucune photo de ce genre, je suis catégorique, Lynn. Je te rappelle plus tard.

Il raccrocha.

Ma tête se mit à tourbillonner. J'étais certaine d'avoir vu cette maudite photographie. Je l'avais touchée de mes mains et vue dans mon rêve. Que se passait-il ? Je me sentis soudain très fatiguée.

Je parcourus des yeux ma salle de séjour. Je me trouvais pour ainsi dire au centre d'une combinaison de village africain et de musée indien d'Amérique. Au cours des années, j'avais amassé sans répit une précieuse collection de statues d'ancêtres, de fétiches magiques et de divinités guerrières du Congo, de couvertures Navajo et de paniers provenant de toute l'Amérique du Nord et du Guatemala.

La pièce était magique, pleine de la poésie et du pouvoir de ces anciennes traditions primitives. Les paniers, symétriques et parfaits, qui s'alignaient sur les murs, avaient ma préférence. Et la corbeille de mariage en question, imprégnée de magie... jamais je ne m'étais sentie poussée avec autant de violence à acquérir un objet.

Je me rallongeai dans mon fauteuil, essayant de me calmer, et fixai, à l'autre bout de la pièce, une de mes obsessions antérieures, une ceinture de fertilité tissée à la main, noire et blanche, d'origine guatémaltèque. Elle était accrochée au mur à côté d'une photographie du temple maya du Grand Jaguar, que j'avais prise deux mois plus tôt à Tikal, Guatemala. Je me souvins des difficultés que j'avais eues à obtenir cette ceinture : cela m'avait pris un mois.

J'étais partie de Guatemala City dans une jeep de location, en direction de Chichicastenego, ancienne ville-marché indienne où, m'avait-on dit, je trouverais cette fameuse ceinture que j'étais bien déterminée à acquérir. Le paysage était stupéfiant, damier de cultures et réseau très élaboré de fossés d'irrigation sur les flancs des montagnes découpés en terrasses. Les Mayas du Guatemala pratiquaient déjà l'irrigation il y a des siècles. Le pays était fertile et verdoyant. Je pouvais sentir les odeurs mêlées d'une terre riche et de la fumée qui s'élevait des feux de bois, dans les maisons aux toits de chaume. Quand je parvins au pied de la montée vers Chichi, le soleil était déjà très haut. L'ancien village est situé sur un haut plateau et la route était difficile, même pour une jeep à quatre roues motrices.

Vers le milieu de la montée, dans les lacets étroits, la circulation était interrompue dans les deux sens et je dus m'arrêter. Un énorme camion de cirque transportant une mère éléphant et son petit avait dérapé en prenant un virage trop large et se trouvait en équilibre au bord de la falaise. De toute évidence, la route était bloquée depuis des heures.

Je coupai le contact et descendis sur le bord de la route. Des kyrielles d'oiseaux excités piaillaient dans la grande cathédrale d'arbres dont la voûte s'élevait très haut au-dessus de nos têtes. La marche arrière du camion du cirque ne fonctionnait plus, et chaque fois que les deux éléphants bougeaient, les ridelles craquaient et gémissaient. Les voitures s'arrêtaient les unes après les autres. Des Guatémaltèques furieux criaient des insultes et des conseils au chauffeur désespéré.

Le problème se compliqua. L'éléphante et son petit ne cessaient de faire balancer le camion d'avant en arrière, et les vieilles planches des ridelles commencèrent à se fendre. Le camion se balançait dangereusement à cinquante centimètres du bord d'un précipice de huit cents mètres. Ce fut la pagaille. Au même instant, un long autocar plein d'artistes de cirque arriva.

Des lilliputiens difformes avec des chaînes rouillées sur le dos, des grosses dames et des hommes chauves tatoués portant des leviers et des poulies, se déversèrent de l'autocar. Des funambules, des acrobates et des contorsionnistes, tous guatémaltèques, petits et bruns, crièrent aux spectateurs de dégager le passage.

Les éléphants barrissaient de terreur ; le camion continuait de se balancer dangereusement près du précipice, menaçant d'une mort certaine les deux animaux. Les lilliputiens se mirent à ramper en tous sens sous le camion en criant des obscénités. Une cinquantaine de personnes regardaient le spectacle : touristes en bermudas, Guatémaltèques, Indiens en longues robes traditionnelles, et *huipiles* portant en équilibre sur leur tête leurs paniers préparés pour le marché. Nous étions tous en haleine.

L'un des lilliputiens fit passer une chaîne autour de l'arbre moteur du camion et quelqu'un attachait la chaîne au pare-chocs de l'autocar. Le chauffeur du camion mit son véhicule au point mort, et on fit démarrer l'autocar. Personne n'aurait cru que le pare-chocs tiendrait, pas plus que la vieille chaîne rouillée d'ailleurs. Lorsque le camion commença à reculer, la

grosse dame et le tatoué enlevèrent les pierres placées derrière les pneus du camion en les faisant voler comme de simples cailloux. Sentant un nouveau mouvement, les éléphants cessèrent de se balancer. Les lilliputiens bondirent en tous sens, firent des sauts périlleux en l'air et toute la forêt retentit des clameurs joyeuses de la foule. Le cirque continua sa route.

Je repartis vers Chichi, uniquement pour apprendre que je devais me rendre en avion dans une province reculée du Guatemala, là où se trouvent les anciennes ruines maya de Tikal-Peten. Il y avait là-bas un marchand qui me vendrait peut-être la ceinture. Je remontai dans la jeep et repris la route de Guatemala City, une demi-journée de trajet.

Quel voyage à Tikal-Peten ! L'avion avait dix sièges et j'étais la seule passagère. C'était un ancien appareil de l'armée, datant de la Seconde Guerre mondiale. Je pouvais voir les jungles du Guatemala entre les planches du parquet. L'arrivée dans le minuscule aérodrome était prévue pour six heures du matin, et déjà à cette heure-là, la chaleur humide était accablante. Le pilote traça un cercle au-dessus des cent cinquante kilomètres de ruines partiellement exposées qui jaillissaient, impressionnantes, de l'immense étendue de jungle dense ; il attendait qu'un paysan de l'endroit ait chassé sa vache de la piste d'atterrissage en terre battue.

Le musée, situé près de l'aérodrome à l'intention des touristes, était presque désert. Le marchand que je cherchais, me dit la femme du musée, était reparti à Guatemala City. Elle me donna une adresse et m'apprit que le prochain avion partirait dans quatre heures. J'étais déçue.

J'achetai une boîte de jus de fruits glacé et une carte, et demandai à un guide de me montrer le chemin de la cour principale du temple du Grand Jaguar. Je chargeai mon appareil photographique avant de me lancer sur le sentier. Les piailllements assourdissants des oiseaux de la jungle semblaient se moquer de moi, et l'air du matin avait un parfum lourd de piment rouge.

Le sentier était bordé de cocotiers géants et de fougères arborescentes, magnifiquement fleuries par des orchidées parasites. Trempée de sueur sous la chaleur plus étouffante que jamais, je nouai les pans de ma chemise au-dessus de ma taille. J'étais absolument seule au milieu d'énormes aqueducs, plates-formes et stèles de pierre, si totalement fascinée par les hiéroglyphes et les détails gravés, si éniivrée par le parfum opiacé de l'atmosphère, que je ne me rendis pas compte que je m'étais perdue.

Je tournai brusquement au coin d'un mur, dans une petite cour dégagée, et me heurtai à un Indien de grande taille. Je poussai un cri de surprise.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il.

Il avait un visage jeune et beau, et il semblait d'une immobilité parfaite.

— Vous devriez être dans le nord, ajouta-t-il.

— Vous voulez dire dans la ville ?

Il me lança un regard sévère et continua de me parler comme s'il me connaissait.

— Vous devez retourner en ville, mais votre voyage continue vers l'extrême nord.

— Comment puis-je revenir à l'aérodrome ? lui demandai-je, nerveuse, pressée de mettre fin à cette conversation.

— Asseyez-vous, dit-il.

Il aplanit soigneusement la terre entre nous, prit un bâton et dessina un plan avec soin. Il me montra quelle direction je devais prendre. Il veilla à ce que je le comprenne bien, et je remarquai qu'il parlait avec une grâce, une élégance remarquables. Quand il eut terminé, je sentis que je devais lui donner quelque chose pour sa peine, et je fouillai dans mon sac en bandoulière. Mais je ne trouvai que de l'argent, un billet de vingt dollars. Une lueur étrange brilla dans ses yeux, et en le prenant il m'adressa un regard intense.

— Cet argent que vous m'avez donné vous lie, dit-il. Je vous enverrai deux aides, avant quarante-quatre

jours. Tout d'abord une femme. Vous ne reconnaîtrez pas en elle une alliée. Vous devrez la conquérir. Je vous enverrai aussi un homme, qui marquera votre piste.

Il déchira le billet de vingt dollars en deux et m'en rendit une moitié en disant :

— Gardez cela.

J'étais surprise et ennuyée.

— Nous nous rencontrerons de nouveau, dit-il. Gardez cet argent déchiré dans votre ballot.

— Vous voulez dire mon sac ?

Mais la conversation était terminée. Il braqua vers moi le bâton qu'il tenait, et d'un geste autoritaire me dit :

— Ne revenez jamais ici. Dépêchez-vous.

Je n'avais aucun désir de froisser cet homme, que j'avais manifestement dérangé. Je pourrais revenir au Guatemala et visiter les temples chaque fois que j'en aurais envie. Je lui fis donc signe que je comprenais.

— Dépêchez-vous de sortir d'ici, sinon vous ne retrouverez jamais votre chemin.

Il se leva, s'éloigna à grands pas et disparut presque aussitôt dans la jungle. Mon premier mouvement fut de jeter la moitié de billet sans valeur, mais je le glissai néanmoins dans mon portefeuille, derrière une carte de crédit. Je me dirigeai ensuite vers l'aérodrome, Guatemala City et la ceinture de fertilité convoitée.

*

* *

Maintenant, la ceinture était accrochée au mur de ma salle de séjour. Elle était belle, et méritait largement toute la peine que j'avais eue à la trouver. Je pris une autre gorgée de thé, songeant avec un petit tressaillement que plus d'un mois s'était écoulé depuis ma rencontre avec le jeune Indien. Ma foi, pensai-je, c'est dommage pour lui ; mais je ne vois aucune « aide » en vue, quel que soit le sens qu'il donnait à ce mot.



8790

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par BLACKPRINT
le 5 janvier 2025

Dépôt légal février 2025
EAN 9782290418345
OTP L21EPBN000718-648283

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion